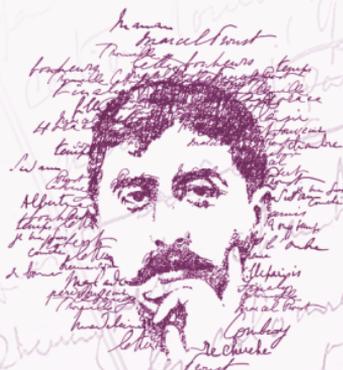


# CONCOURS DE PASTICHES PROUSTIENS 2023

Textes lauréats & distingués



SOCIÉTÉ DES AMIS DE  
**MARCEL PROUST**  
ET DES AMIS DE COMBRAY







Concours  
de  
pastiches proustiens

Dans la même collection

*Concours de pastiches proustiens – 1<sup>ère</sup> édition  
Recueil des textes lauréats & distingués, 2019*

*Concours de pastiches proustiens – 2<sup>e</sup> édition  
Recueil des textes lauréats & distingués, 2020*

*Concours de pastiches proustiens – 3<sup>e</sup> édition  
Recueil des textes lauréats & distingués, 2021*

*Concours de pastiches proustiens – 4<sup>e</sup> édition  
Recueil des textes lauréats & distingués, 2022*

*disponibles sur*

[boutique.amisdeproust.fr](http://boutique.amisdeproust.fr)

# Concours de pastiches proustiens

5<sup>e</sup> édition

Textes lauréats & distingués



SOCIÉTÉ DES AMIS DE  
**MARCEL PROUST**  
ET DES AMIS DE COMBRAY

2023

Édition : Eric Unger

© Société des amis de Marcel Proust et des amis de Combray,  
mai 2023

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproduction destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

## Table des matières

Introduction.....	11
Catégorie générale	
1 <sup>er</sup> Prix, « M <sup>lle</sup> d'Azay » par Killian Huaulmé.....	15
2 <sup>e</sup> Prix, « Le lac des cygnes » par Rachel Gottlieb.....	23
Prix des ahérents, « La mort des poulets » par Philippe Morel .....	29
Pastiches distingués	
« Le nom des villes » par Alain Imoléon .....	37
« Copie presque conforme » par Gilles Lucas .....	45
« Une partie de football » par Paul Martin.....	53
« Gomorrhe et Sodome : Marceline et Albert » par Emanuel de Dinechin .....	61

## Catégorie moins de vingt-cinq ans

1<sup>er</sup> Prix, « Chaînes musicales»  
par Clément Albaret.....71

2<sup>e</sup> Prix, « Un amour de nouveau-né »  
par Héloïse Gambier .....77

Prix des adhérents, « Les coquelicots  
Réminiscence d'un songe d'été »  
par Valentin Staebler..... 83

### Pastiches distingués

« Humeur vitreuse »  
par Amélie Lartaux ..... 93

Membres du jury.....97

Règlement du concours..... 98

## INTRODUCTION

**A**FIN DE RAPPELER LE GOÛT de Marcel Proust pour le pastiche littéraire, la Société des amis de Marcel Proust et des amis de Combray organise chaque année depuis quatre ans un concours de pastiches proustiens. L'écrivain se prit souvent à ce jeu, et notamment en 1908-1909, dans une série d'articles évoquant un même fait-divers, *L'Affaire Lemoine*. Ces pastiches furent réunis, en 1919 dans un volume intitulé *Pastiches et Mélanges*. *Le Temps retrouvé*, dernier volume de *À la recherche du temps perdu*, contient également un célèbre pastiche du *Journal* des frères Goncourt. Le style de Proust a lui-même été souvent pastiché, notamment par André Maurois (*Le côté de Chelsea*), par Jean-Louis Curtis (*La Chine m'inquiète ; La France m'épuise*), ou, plus récemment, par l'académicien Marc Lambron

(dans le *Journal du dimanche* paru le 19 avril 2020) et Jacques Drillon (dans *Le Nouvel observateur* du 30 avril 2020).

Quarante-six pastiches ont été reçus dans le cadre de la cinquième édition de ce concours ; sont ici réunis les pastiches des lauréats de chaque catégorie ainsi que ceux ayant obtenu au moins deux voix lors des délibérations du jury, soit onze pastiches en tout.

Cette année, le concours était ouvert dans les deux catégories suivantes : une catégorie générale et une catégorie réservée aux participants de moins de vingt-cinq ans.

La Société des amis de Marcel Proust et des amis de Combray tient à adresser ses vives félicitations aux six lauréats, aux cinq personnes dont les pastiches ont été distingués, ainsi qu'à l'ensemble des participants.

## Catégorie générale



Premier Prix

-

M<sup>lle</sup> d'Azay

par

Killian Huauhmé

J'ENTENDIS PRONONCER le nom de M<sup>lle</sup> d'Azay ; et en effet M<sup>me</sup> Swann, avant même que j'eusse eu le temps de tourner mes regards vers la silhouette bizarrement équilibrée qui venait d'apparaître dans l'embrasement de la porte du salon, m'avait signifié, par le biais d'un clin d'œil moins complice que didactique – procédé semblable à celui de ces doctes érudits trop enclins à douter de la mémoire de leur lecteur et qui croient s'en assurer par l'emploi d'un *vide supra* renvoyant à la page précédente, pourtant encore momentanément actuelle pour la conscience –, que c'était bien « l'impossible M<sup>lle</sup> d'Azay », mentionnée le matin même par Swann et sa femme, qui venait de faire son entrée. On eût cru volontiers que c'était, non pas une contemporaine, mais la Muse malade de Baudelaire en personne, ou du moins la tuberculeuse qui avait prêté ses traits à l'allégorie, miraculeusement revenue de l'Autre Monde dans le seul but de faire sensation au beau milieu de ce *five o'clock*, qui se dirigeait résolument vers la maîtresse de maison pour la saluer ; le teint maladif de la jeune personne rappelait le portrait d'une vieille Infante par Goya, mais dont les yeux caves et l'affaïssement des paupières seraient moins la marque de la décrépitude d'une aristocratie fatiguée – la noblesse de sa famille ne remontait d'ailleurs pas plus loin qu'à une patente signée par Louis XV dans les dernières années de son règne – que les traces d'une nuit de sabbat représentée par le même peintre dans des œuvres d'une manière plus

tardive, auquel aurait pris part M<sup>lle</sup> d'Azay. « La barbe, ses phrases n'ont pas de bout ! » m'avait confié M<sup>me</sup> Swann. « Debout, là-dedans ! », s'était écrié Cottard. Il eût été difficile de ne pas admettre la vérité de cette médisance d'Odette. L'achèvement des phrases de M<sup>lle</sup> d'Azay était indéfiniment retardée par la survenue de propositions subordonnées ou de parenthèses intempestives, qui devenaient vite le propos principal et qu'elle ne refermait jamais, s'engageant dans une nouvelle incidente sans avoir pris soin de s'être dégagée de la précédente, passant d'un fragment de discours à l'autre en oubliant ceux qu'elle avait précédemment dispersés et donnant à sa parole l'aspect composite et décousu d'une chimère. Tantôt le début d'une phrase posait un arrière-plan temporel sur lequel aucun premier plan ne venait ensuite se dessiner, tantôt une proposition introduisait une cause dont on attendait en vain la conséquence ou une condition qui ne conditionnait rien, ou bien une amorce de comparaison présentait une entité dont on ne saurait jamais à quoi elle était comparable. Si bien que le discours de M<sup>lle</sup> d'Azay produisait un effet analogue à celui d'une mélodie inventée par un musicien pervers, visionnaire ou inepte, qui, en introduisant sans cesse de nouvelles dissonances sans jamais revenir à l'accord initial ou antérieur, retarderait indéfiniment la délivrance de l'auditeur et le torturerait autant que M<sup>lle</sup> d'Azay le sien, ou, pour recourir à une comparaison architecturale qui donne peut-être une idée plus adé-

quate du charpentage invisible qui soutient nos paroles, d'une de ces façades à pignons caractéristiques de la Renaissance du Nord, dont le maître d'œuvre, soit fantaisie de sa part, décès soudain, manque d'espace, conflit de voisinage ou faillite du commanditaire, n'aurait achevé que l'un des versants et, en privant chaque échelon ascendant de l'échelon symétrique descendant et en laissant à la postérité un ouvrage aussi biscornu que l'était le mode d'expression de M<sup>lle</sup> d'Azay, eût donné raison aux diagnostics les moins flatteurs sur son équilibre moral – mais non de la façade peinte par Ver Meer dans *La Ruelle*, dont l'incomplétude n'est due qu'à un savant cadrage qui, cachant un pan de la bâtisse en brique, avive l'imagination plus qu'elle ne la frustre. « C'est d'un *confusant* ! », concluait Odette. Les fidèles du goûter ne manquaient pas d'établir un lien entre cette impuissance à terminer une phrase et celle de finir un livre, lien entre l'élocution de l'être social et le style de l'écrivain, fût-il un écrivain imaginaire comme l'était M<sup>lle</sup> d'Azay, dont la platitude d'un La Fontaine et la lourdeur d'un Stendhal rapportées par les chroniqueurs de leur temps suffiraient à démontrer l'inconsistance. On se répétait, pour en rire, toutes les conversations au cours desquelles elle avait divulgué ses projets, on reparlait, des mois après, des ouvrages auxquels elle avait dit travailler, *Fin d'un amour*, *Un château sous la terre*, *Le Périple de la mer Rouge*, ou plus récemment *Du danger de lire trop vite*, titres dont le disparate, en plus de l'impossibilité où elle se trou-

vait d'en justifier le choix, confirmait son manque de talent.

Mais mon jugement sur M<sup>lle</sup> d'Azay devait connaître un revirement que je ne peux comparer qu'à celui qui profita à la peinture impressionniste – raillée d'abord dans les termes de la plus violente aversion, devenue ensuite la seule mesure du talent en peinture –, à la faveur d'un rapprochement dont on connaîtra les circonstances dans un autre volume, mais dont il suffit de dire qu'elles sont de celles qui donnent accès non seulement aux pensées les plus enfouies d'une femme, mais aussi à ses écrits les plus intimes (et donc à des pensées plus enfouies encore). Cette réévaluation, cependant, seuls des amis pouvaient l'opérer, la cote de M<sup>lle</sup> d'Azay n'augmenta pas dans les spéculations du public, et de la postérité non plus elle ne pourra rien espérer puisqu'elle ne lui laissera pas la moindre ligne sur laquelle fonder un renom posthume. Elle tiendra, dans les Mémoires de M. de Montpoupon et M<sup>me</sup> de Villeparisis, l'emploi comique du parasite ou de la fâcheuse. Un premier stade de familiarité avec M<sup>lle</sup> d'Azay me permit pourtant de constater qu'à ma grande surprise elle perdait avec ses amis ce défaut dans l'expression auquel la résumaient ceux qui, à vrai dire, ne la connaissaient pas et qu'il n'y avait plus rien de confus dans ses paroles (ce qu'on avait pris pour des incidentes, c'était le mouvement même de sa pensée). Mais c'est enfin son monde intellectuel que je pus percer. Le besoin d'écrire

lui était d'abord venu de la tristesse que lui avait inspirée un amour malheureux, quand le fils d'un métayer de son père, pour qui elle avait été près de quitter le domaine familial, avait rompu ses engagements et épousé une lingère d'un canton voisin. Mais bientôt, le souvenir d'un amour n'étant pas éternel, l'urgence de le raconter s'éloigna et elle finit même par éprouver un peu de honte à l'idée d'avoir confondu le degré de souffrance causée par une passion et celui de son intérêt littéraire. Revenue, après un long voyage, au château de son père, bâti sur le modèle troglodytique de Brézé, c'est-à-dire composé à la fois d'une partie aérienne et d'une partie souterraine creusée dans la roche, partie souterraine où M<sup>lle</sup> d'Azay avait sa chambre et ses cachettes et qui avait successivement abrité les caresses avec le fils du métayer et l'oubli des caresses, elle avait commencé, sans avoir achevé le récit de ses amours ancillaires, à écrire sur son château, mais, une enquête lexicale l'ayant conduite des logis troglodytes de Touraine à la peuplade mythique des Troglodytes, la figure de ces derniers, un temps prisonnière, comme les *Esclaves* de Michel-Ange de leur marbre, du tuf dont elle avait voulu faire la matière d'un livre, s'était progressivement émancipée de son enveloppe minérale, pour devenir provisoirement l'objet d'une étude séparée ; puis la découverte d'un récit de voyage grec qui mentionnait, en passant, les Troglodytes lui avait brièvement fait naître le désir d'écrire, sous la forme d'un roman, son propre *Périple de la mer*

*Rouge*, qu'avait interrompu la lecture d'un passage de Montesquieu sur les Troglodytes, qui lui sembla trahir ce que les Anciens en avait dit, en suite de quoi M<sup>lle</sup> d'Azay eut l'idée de corriger toutes les descriptions erronées que des écrivains avaient fait de ces hommes fabuleux, en qui elle avait fini par se reconnaître, ce qui l'avait menée à des considérations bien plus générales sur la lecture. Cette fantasmagorie m'enchantait. Les lois qui présidaient à ces métamorphoses n'étaient-elles pas pareilles à celles, encore obscures et que quelque science de l'avenir établira peut-être un jour, qui orientent le cours de nos songes, et n'était-ce pas uniquement pour se conformer aux normes sociales de la conversation (qu'elle n'ignorait pas totalement, quoi qu'en dissent les Swann) qu'elle présentait les fantaisies qui l'occupaient à un moment donné parées des atours trompeurs de l'Unité ? De telle sorte que, si un goûter d'Odette avait eu lieu deux jours plus tôt, elle eût peut-être patronné les premiers pas de ses œuvres dans le monde en leur donnant d'autres titres : *Des Troglodytes*, ou *Tuf et tuffeau*, recommandations aussi peu efficaces que les qualifications qu'elle avait effectivement utilisées pour « lancer » ses projets littéraires. Or c'est seulement quand m'apparut cette affinité du rêve et du quotidien de M<sup>lle</sup> d'Azay – quotidien qui n'avait rien de trivial, car on eût dit que sa pensée, et son existence même, flottaient toujours à quelques centimètres au-dessus des choses – que je conclus que son seul tort fut, non pas de n'avoir

jamais pu achever un seul ouvrage (car cette impuissance était moins celle de M<sup>lle</sup> d'Azay à achever ses ouvrages, que celle de ses ouvrages à être achevés), mais d'avoir informé les moins familiers de ses interlocuteurs du livre auquel elle travaillait au même moment, car, détachant artificiellement ce dernier des chimères qui l'entouraient et d'où il avait pris forme, comme aurait fait un Jérôme Bosch en soumettant à l'approbation générale tel hibou juché sur un âne ou tel crâne de lièvre transpercé d'une clef figurés dans la plus ample rêverie du *Jardin des délices*, elle ne voyait pas qu'elle présentait comme un tout consistant ce qui n'était qu'un détail, insignifiant en soi, de sa formidable création, toute mentale.

Deuxième Prix

-

Le lac des cygnes

par

Rachel Gottlieb

OR IL ADVINT CE SOIR-LÀ que les visites d'Odette se prolongeant jusqu'à une heure avancée, Swann, d'humeur morose, décida d'aller seul au spectacle où il comptait mener sa femme. On donnait au théâtre de l'Opéra « Le lac des cygnes », et Swann souhaitait revoir ce ballet, auquel il n'avait pas trouvé, lors des différentes représentations précédentes, le charme particulier qu'il décelait habituellement dans les œuvres de Tchaïkovski.

Il se disposa donc à observer le spectacle d'un œil distrait, résigné déjà à n'y trouver pas plus d'intérêt que les autres fois. Mais un trouble étrange l'envahit lorsque, regardant l'histoire qui se déroulait devant lui presque sans la voir, préoccupé qu'il était par le souvenir d'une ouvreuse qui l'avait débarrassé de son chapeau et dont il se demandait s'il la reverrait à la sortie, et combinant comment se trouver avec elle les jours prochains, pour la première fois il remarqua que le récit qu'il avait devant lui n'était pas sans rapport avec une partie de sa vie, un épisode si lointain déjà qu'il en appartenait presque à la vie d'un autre. Certes il savait depuis longtemps que la princesse s'appelait Odette, mais ce nom était devenu pour lui si quotidien, terne et familier, qu'à l'instar du nom de Iéna, dépouillé de sa glorieuse auréole impériale pour n'évoquer qu'un banal pont parisien, il ne le rapprochait en rien de l'Odette avec laquelle il vivait. Ce fut en voyant combien le prince se donnait

de peine pour capturer le magnifique cygne, qu'il lui revint confusément à la mémoire que lui aussi s'était autrefois acharné à saisir cette Odette qui toujours lui échappait, qu'il avait enduré les pires souffrances de la savoir si près de lui, et pourtant si lointaine, si inaccessible.

Mais ce qui le frappa davantage, ce fut la méprise du prince, qui confondait la véritable Odette avec la sournoise Odile ; et il songea avec une amertume à peine émuée par le temps que lui aussi s'était bien trompé au sujet de la femme qu'il aimait, qu'elle s'était révélée être bien différente de ce qu'il pensait, surtout depuis qu'il l'avait épousée. Et, certes, elle n'était plus la même. Comme ces princesses de légende qui, transformées par un génie en quelque animal fabuleux, ou condamnées à attendre cent ans le prince qui les délivrera de leur sortilège, sont soumises à un maléfice qui ne disparaîtra qu'à leur mariage, on voyait s'épanouir chez Odette une nouvelle nature.

Depuis qu'elle était devenue M<sup>me</sup> Swann, une autre identité lui était venue, si spontanée pourtant qu'elle semblait fleurir du plus profond de l'être et prenait peu à peu la place de l'ancienne, de la manière qu'apparaît, sous les retouches successives superposées au fil des ans, l'œuvre originale du Maître que seule la formule chimique appropriée pouvait permettre de découvrir. A présent que Swann tâchait d'accorder sa situation mondaine et son mariage avec Odette, et se persuadait de la

valeur de bien des gens qu'il eût autrefois dédaignés, s'affichant bien haut avec eux, autant qu'il cachait alors, par modestie, ses relations les plus illustres, Odette aurait pu faire sentir sa promotion à d'anciennes amies qu'elle n'avait plus de raison de fréquenter, et dont elle n'avait par conséquent plus besoin de ménager l'orgueil. Mais tandis que Swann se vantait de relations qu'il eût autrefois tuées avec soin, Odette ne tirait aucune gloire d'invitations qu'elle ne devait qu'à la bonne réputation de son mari. Le but qu'elle avait poursuivi pendant tant d'années étant atteint, elle n'éprouvait même plus le besoin de s'en vanter.

Swann se sentit plein de pitié pour ce prince aussi aveuglé qu'il l'était lui-même à l'époque où il aimait encore Odette, et réalisa que si, depuis que son masque de plumes était tombé, elle avait enfin révélé la véritable nature de sa personne, c'était en revanche lorsque son amour l'empêchait de voir Odette telle qu'elle était réellement qu'il avait l'impression de la connaître vraiment. De sorte qu'à l'inverse du cygne de la légende, qui se métamorphosait en superbe princesse, l'image lumineuse que Swann avait d'Odette s'était peu à peu transformée en signe énigmatique. Et il s'étonna de l'avoir tant aimée alors qu'il la connaissait si mal, sans réaliser que c'était au contraire parce qu'il ne l'aimait plus qu'il la comprenait si bien, et que son amour, non seulement l'avait retenu de voir en elle tout ce qui aurait pu lui déplaire, mais encore se

nourrissait et se fortifiait de cette ignorance qui l'avait fait naître.

Ce que Swann, dans sa rancune envers celle qu'il n'aimait plus, se refusait à admettre, c'est qu'Odette n'avait pas pris intentionnellement, pour le tromper, une apparence factice. Elle n'avait pas même pensé abuser de sa crédulité, mais simplement tenté de profiter de cette occasion qu'elle attendait depuis si longtemps ; une fois épousée, et sa persévérance pour atteindre ce but était à elle seule digne d'admiration, elle avait repris la personnalité qui avait toujours été la sienne, mais que Swann n'avait pas comprise tant qu'il l'aimait. Cette nature qu'il découvrait au bout de tant d'années passées avec Odette, Swann la croyait sans artifices, par opposition à celle qui lui avait permis de le capturer, en malheureux cygne qu'il était, tandis qu'il pensait, lui, la conquérir. Et il songea alors qu'ils avaient décidément tous deux des noms prédestinés, mais que les légendes sont souvent mal interprétées.



Prix des adhérents

-

La mort des poulets

par

Philippe Morel

« SALE BÊTE ! SALE BÊTE ! » Les cris rageurs, haineux et forcenés arrachés à Françoise par le mauvais vouloir que mettaient les poulets à se laisser saigner nous donnaient à entendre que nous aurions à dîner l'un de ces somptueux volatiles, aussi les accueillions-nous avec complaisance, sachant que ce passager désagrément pour l'ouïe nous serait largement compensé par le ravissement à venir pour le sens gustatif ; ainsi voit-on souvent nos petits intérêts mener à de menues lâchetés. Ce jour-là, la fureur de Françoise fut cependant portée à son paroxysme car la volaille prisonnière, élue au sacrifice, que notre attentionnée bourrelle poursuivait de son couteau avait, par un trou dans le grillage que notre servante soupçonna d'avoir été créé avec malice et préméditation par la victime récalcitrante, fui le poulailler, traversé la rue et risquait fort de se jeter bêtement sous les roues d'une automobile, pas plus sage en somme que les humains qui pour échapper à un danger se précipitent dans un autre peut-être plus grand.

Car dans sa quête incessante du goûteux, du délectable et de l'esculent, Françoise avait fini par mettre sur pied son propre élevage de poulets, ceux qu'offraient la place de Combray lui paraissant tout juste « bons pour les goujats ». La science atavique qu'avaient instillée en elle quatre cents générations paysannes, à la façon des gouttes d'eau déposant chacune une infime particule de matière

minérale sur les spéléothèmes pour en former les fières concrétions de pierre qui font rêver les visiteurs dans les cavernes, lui avait imposé comme une évidence le choix de la bresse-gauloise, de la variété dite blanche de Béný dont la sonorité dévote flattait de surcroît ses sentiments catholiques. Elle avait donc aménagé derrière le jardin une basse-cour herbue et assez vaste pour que ses bêtes pussent y courir, condition requise afin que leur chair fût irréprochable – le bien-être animal n’entrant certes pas dans les préoccupations de Françoise, n’effleurant pas même sa conscience.

Si Françoise se chargeait, avec une sombre et vengeresse exaltation, de la mise à mort, la fille de cuisine avait pour besogne de prendre soin de la géline et trouvait là un accomplissement idéal de la vertu nourricière dont l’exercice parachevait dans l’action la ressemblance que Swann lui avait imaginée avec *La Charité* de Giotto. Elle dispensait l’eau et le maïs à ses protégés qui se serraient autour d’elle pour recueillir tant ces nourritures que les paroles de douceur et de réconfort, qu’elle leur offrait avec une inconsciente et modeste munificence, oubliant auprès de ces humbles créatures les avanies que Françoise lui infligeait en la forçant à « plumer » les asperges malgré l’allergie que cette tâche lui provoquait. Elle endurait avec une résignation impavide l’eczéma que ce contact déclenchait ainsi que des stigmates, comme si le supplice qu’on la forçait à faire subir à ces pauvres

légumes sans défense, ordre qu'elle n'osait bien sûr contester, s'insinuait dans sa chair et s'en exsudait par un trop-plein de compassion. Alors elle me faisait songer, plus qu'à *La Charité* de Giotto, aux vierges martyres sculptées sur le portail de Saint-André-des-Champs et qui accédaient à la béatitude par l'excès même de leurs tourments, tandis que Françoise au contraire, par son côté actif, utilitaire et pragmatique évoquait davantage les vierges guerrières qui leur faisaient face sur le côté opposé du portail. L'une semblait sortir de chez les Capucines quand l'autre n'eût point déparé dans la tenue d'un templier, figures intemporelles et opposées de la sainteté, figées dans la pierre de l'église sous les traits de deux femmes du peuple issues de temps immémoriaux, immobiles et quasi géographiques.

Les poulets, quant à eux, semblaient perplexes, hésitants et interloqués devant ces deux épiphanies de leurs divinités humaines, tantôt prodigues et miséricordieuses avec la fille de cuisine, tantôt exterminatrices et munies d'un couteau avec Françoise, en cela pareils aux Hébreux qui, ne pouvant décider s'ils devaient craindre ou adorer l'Éternel, avaient résolu de faire l'un et l'autre en espérant que la vie, cas par cas, leur enseignerait la conduite à adopter.

« Sale bête ! » répéta Françoise à son ennemi quand il heurta le pare-choc du cousin de M<sup>me</sup> Sazerat venu pour les fêtes lequel, surpris par l'incident, té-

tanisé par l'apparition immédiate d'une justice immanente, armée et vociférante, n'avait rien du côté Swann qui lui eût permis de voir en elle l'incarnation de quelque allégorie de Giotto ; il n'eut que le réflexe de bafouiller des excuses et de proposer une réparation financière pour son forfait accidentel avant de comprendre qu'il avait au contraire empêché l'évasion d'un fugitif condamné et par conséquent tenait plus, dans l'ordre du divin, de la Némésis involontaire que du vil charpardeur de poules. Loué au lieu d'être blâmé, il goûta fort cependant cette manière d'antiparastase qui lui valut en outre l'estime inconditionnelle de Françoise, laquelle depuis ce temps fatigua tout Combray de l'apologue de ses mérites. Ainsi nos actions les plus contingentes nous valent-elles, de manière inattendue et imméritée, soit des excès d'honneur soit des indignités selon l'appréciation de l'évaluateur.



Pastiches distingués



Le nom des villes

par

Alain Imoléon

L'IDÉE QUE JE ME FAISAI des lieux de mon enfance, des villes, des vieilles rues pavées, des cinémas de quartiers aujourd'hui disparus, des terrains vagues en moi encore vibrants de cris d'enfants, recouverts désormais de surfaces commerciales enserrées dans des entrelacs de routes, des champs d'un autre temps au bout desquels se perdait le regard jusqu'à l'horizon occulté maintenant de hautes tours aveugles, tout cela ne se fondait pas en un ensemble compact résumant ce temps que j'avais vécu, mais au contraire composait une mosaïque dont chaque tesselle avait sa singularité propre, concentrait en elle l'intensité d'un instant particulier. Une singularité accentuée davantage encore par les noms qui étaient les leurs, et résonnaient en moi soutenus chacun par son incomparable sonorité recréant la chose à laquelle elle était liée par je ne sais quel mystère, et les mots illustrés d'images de plantes, d'animaux sur les planches accrochées au tableau de la classe faisaient de ces dernières une surprenante partition dont émanaient de sourdes mélodies qui m'enivraient jusqu'au plus profond, dont émergeaient comme d'un océan primordial des mondes sans pareils, immatériels, mais infiniment denses et présents portés par un seul mot. Semblables à des personnes, les images uniques, préalablement sans nom, acquéraient une fois nommées une identité qui les transformait, selon la couleur de ce nom, mues par la vibration qui s'exhalait, comme un parfum entêtant, de ce nom même, en une nou-

velle image marquée par cette désignation, teintée définitivement par elle. Ainsi, tel mot auquel j'avais attribué sa couleur, sa sonorité, personnelles me renvoyait à l'image nouvellement changée, colorée, empreinte de la musicalité du mot qu'il m'avait inspirée, se confondait à elle, comme si au souvenir précis de la jeune main que j'avais osé saisir était jointe indissociablement la mélodie qui avait bercé cet instant, ou, à ce nom de village, Les Damps, où, ma grand-mère et moi, passions nos vacances, et qui avait, dès ce mot entendu, pris aussitôt la couleur blanche d'une neige estivale, gardée à tout jamais dans ma mémoire, recouvrant de blanc les fermes, les vaches et les champs, les grands arbres de la forêt de Bord où nous nous promenions des après-midis entières, pour échapper aux soleils chauffés à blanc, qui faisaient craindre à ma grand-mère parfois que nous nous fussions égarés, et se demander d'une voix blanche où nous étions, comme si chaque personne, chaque parcelle de ce lieu étaient nappées d'une fine pellicule ivoirine qu'elle devait au nom de ce village normand que ma bouche d'enfant se plaisait à prononcer, et qui s'intensifiait aux approches des préparatifs du voyage. Nous partions d'Argenteuil, ville ouvrière, dont le nom cliquetait pourtant comme des pièces de monnaie ; l'écho qu'il faisait à celui de notre destination, provoquait en moi un indicible plaisir, car Ar Gen Ti Eul en langue celtique signifie « la petite maison blanche » ; j'y voyais, même si le voyage en train à vapeur, rythmé par le halètement

de la locomotive, ponctué d'escarbilles quand je passerais ma tête par la fenêtre coulissante du compartiment parfumé des senteurs de saucissons et de fromages, d'abord vers Paris, puis vers la Normandie, allait durer des heures pour relier la ville au village, une faille temporelle causée par la blancheur commune de ces deux lieux si distants, dans laquelle mon imagination s'engouffrait pour passer, par magie de l'une à l'autre. D'Argenteuil, lorsque le train reprenant son souffle dans des nuages de vapeur nous rapprochait de Paris, s'envolait haut dans le ciel un oiseau, son brin d'olivier au bec, et qui par sa blancheur, éternel trait d'union entre les différents moments du voyage, symbolisait la liberté, la paix vers laquelle nous allions, le chef de gare annonçait d'une voix convaincue que le train était en gare de Colombes, que les voyageurs en direction de Paris étaient priés d'y monter. Cette prière exaucée, tandis que le train roulait vers Bois-Colombes, je regardais s'éloigner dans le ciel, à travers le temps, une colombe aux ailes blanches, voler vers la Vierge Marie, voyant presque, dans ma fascination des lettres, la première de l'alphabet, ligneuse, boire pour étancher ma soif de mots, et qu'arrivés en cette ville, le chef de gare répétait à son tour que nous étions bien dans le train qui nous menait à Paris, nous confirmait, à ma grand-mère et moi, que nous étions sur le bon chemin, que nous devions docilement patienter à notre place, dans les fragrances charcutières et fromagères, en songeant à la blancheur de les

Damps qui avançait au fur et à mesure que nous avancions aussi. Quelle n'avait pas été ma déception lors de notre premier voyage de ne pas entendre braire, à la gare suivante, le baudet qui, aussitôt en moi, s'était ébroué à l'écoute de son nom, « Asnières », car, si mon imagination pouvait parfois prêter à sourire, elle ne répondait là, sans que je n'en eusse bien sûr conscience en cet âge tendre qu'était le mien, à l'origine du nom qui faisait référence à ces ânes nombreux au Moyen-Âge en ces lieux et qu'on employait pour la construction de l'abbaye de Saint-Denis, ou pour transporter en provenance des moulins d'Argenteuil, les sacs de farine à travers les plaines de Gennevilliers dont le nom m'évoquait irrésistiblement ma cousine Geneviève que, babillant mes premiers mots, j'avais prénommée « jeune vieille », oxymore qui avait déclenché l'hilarité générale, même celle de ma cousine, qui pourtant, elle me l'avoua plus tard, détestait son prénom, et aurait préféré s'appeler Camille, un prénom épïcène qui correspondait davantage à sa nature. Asnières, derrière nous, Paris, en deux syllabes, nous attendait.

Le nom de Paris m'était vite apparu, depuis que j'avais vu, enfant, *Notre-Dame de Paris*, moelleux, brun et chaud, à l'image de Gina Lollobrigida, sa brune chevelure volant dans l'air médiéval quand elle dansait, et ses « lolos », ainsi que l'on désignait par métonymie les seins aux bambins de manière hypocoristique, qui menaçaient de jaillir de la robe

écarlate échançrée de la bohémienne, attiraient mon regard d'enfant depuis pas si longtemps servé dont la mémoire gardait encore frais le souvenir diffus, mais vivace de ce doux contact avec les rondeurs magnétiques où il avait posé ses lèvres, et si on me parlait de Paris, je voyais Esméralda onduler pendant que Quasimodo, enchaîné sur sa roue implorait à boire jusqu'à ce que la danseuse lui apportât une cruche et lui versât dans la bouche de quoi étancher sa soif, et aussi laid qu'il fut, je rêvais d'être à sa place, afin que la belle Égyptienne se penchât sur moi ; j'imaginai Paris se fondre en Esméralda ondoyant devant Notre-Dame sur le mur duquel était gravé en majuscules grecques, « Ananké », préfigurant le fatal destin de l'héroïne. Longtemps après, quand je retournais à Paris, j'y allais toujours dans l'attente de retrouver ce moelleux, brun et chaud, et m'attendais, aux quatre coins de la ville, à croiser une multitude d'Esméralda virevoltant qui danseraient pour moi, les bras dessinant dans l'air d'hypnotiques sinuosités, pareilles aux joncs des marais oscillant dans le vent. Aux syllabes de Paris répondait également toute une imagerie moyenâgeuse, plus livresque que réelle, nourrie plus encore par les films des années cinquante, qui m'amenaient à distinguer, sous les traits de l'austère Frolo, brûlé par une incandescente jalousie, poignardant le flamboyant Phébus, dans un hôtel borgne où le capitaine des gardes avait entraîné Esméralda afin de la circonvenir, dans le réceptionniste de l'hôtel, où j'avais, de

temps en temps, moi-même rendez-vous, le caractère tourmenté et ombrageux.

Jeanne d'Arc de Paris me renvoyait à la ville de Rouen dans la direction de laquelle ma grand-mère et moi roulions dans le train qui nous emportait vers Les Damps, et le nom de la ville où la pucelle périt dans les flammes, quand je l'entendais, prenait l'aspect de la robe d'un cheval, aux crins blancs et noirs, de brun-rouge mêlés, et le son de ce mot répondait aux pas du cheval clappant sur les pavés de la rue du Gros-Horloge. Si j'essayais parfois de choisir parmi les villes que nous traversions, et que je ne connaissais que de nom, je ne parvenais pas à arrêter mon choix sur l'une d'elles ; j'avais beau les comparer, je ne pouvais, pas plus que nous ne pouvions choisir parmi les êtres qui nous sont chers, en élire une plutôt qu'une autre ; entre Les Andelys dont le nom crissait au tableau de l'école comme le pont-levis du Château-Gaillard, avant l'arrivée des troupes qui se heurtaient aux murs crénelés des barbicanes, sous une pluie de flèches tombant des meurtrières, et glissait comme la dernière et lisse syllabe du nom de la ville ; Gaillon rugissait comme dans l'Atlas, traversé par le ru louvoyant du Hazey s'enfuyait telle la hase à l'approche des chasseurs dans les guérets boueux encore fumant des brumes matinales ; Évreux, où naissaient, du bout des lèvres, œufs chocolat de la poule Marans ; Brionne qui trônait, énorme brioche surplombée d'un pan de mur dentelé des restes d'un donjon, la saveur

du Bri initial cantonnant définitivement la ville à un statut nourricier ; survolée par de bruyants étourneaux qui pépiaient son nom, Folleville, que j'associais à Labiche, introduisait par cet auteur, un nouvel élément animal ; Giverny, malgré ses deux premières syllabes aux consonances hiémales, ne pouvait éclipser le bleu profond des nymphéas, et le « ny » final interdire aux oiseaux de venir s'y poser ; enfin, blanche, Les Damps, enchâssé entre la Seine et l'Eure où péchait mon père, qui passait de l'une à l'autre comme si les poissons hésitaient entre les deux cours d'eau qui serpentaient semblables à de fluides ophidiens, bruissaient dans l'or de l'aube sous les ramilles frémissantes des arbres qui filtraient la lumière naissante du jour et dessinaient peu à peu les premières ombres mouvantes, pareilles à de changeants hiéroglyphes ?

Copie presque conforme

par

Gilles Lucas

**A** MON RETOUR DE CHARTRES, à la fin du festival du Livre où je venais de me voir décerné le premier prix du concours de pastiches verlainien au cours d'une cérémonie qui, pour être agréable, n'en fut pas moins intimidante, car elle réunissait la fine fleur de l'Université française, je rencontrai dans le compartiment du train qui me ramenait à Paris le baron de Charlus – dont je fis la connaissance pour la première fois à Combray, au cours d'une promenade, au bord de la Vivonne, et, à l'égard duquel, mon grand-père ce jour-là ne put s'empêcher de grommeler des propos qui demeureraient incompréhensibles pour l'enfant que j'étais alors - un cigare à la bouche et un petit livre à la main - petit livre dont je m'aperçus avec stupéfaction, en lisant le titre sur la couverture jaune, qu'il s'agissait du petit recueil de pastiches primés où figurait mon poème. En m'asseyant sur la banquette de moleskine, le baron releva la tête et, sans reconnaître en moi l'enfant que je fus autrefois, me considéra un instant avec insistance, m'examinant des pieds à la tête, comme un médecin-légiste pratique une autopsie sur un cadavre, car le regard qu'il portait sur moi à ce moment-là se faisait aussi tranchant que la lame effilée d'un scalpel. Puis, quand il eut fini de m'observer, il dit, en tirant une bouffée de cigare qui, comme un voile nuageux cachant le soleil, enveloppa sa tête magnifique, son doux visage d'Apollon vieilli, qu'il trouvait un peu naïve la manière dont les auteurs des pastiches reproduisaient sans grand talent le génie de Paul

Verlaine, poète bien oublié dans la poussière des bibliothèques, ajouta-t-il, et qu'il eût mieux valu sans doute que ces *écrivains en herbe*, selon son expression à laquelle il conféra une tournure pleine d'ironie, bienveillante ironie, je vous le concède, et trop douce pour tomber dans cet excès de malice qui confère aux saillies très spirituelles de certaines personnes une nuance de cruauté, se gardassent bien d'imiter servilement comme le singe imite *bêtement* l'homme par ses vilaines grimaces. Pour appuyer son propos, il demanda mon attention et lu, de sa voix qui devenait tout à tour grave et aiguë, tandis que je me décomposais à ses yeux, quoiqu'il s'en aperçût pas, quelques vers dont il ignorait à ce moment-là qu'ils étaient sortis de ma plume :

*Paris*

*Dans l'ombre.*

*Ciel gris*

*Et sombre.*

*L'oiseau,*

*L'automne ...*

*Et l'eau*

*Chantonne.*

*Voilà*

*C'est l'heure*

*Déjà ?*

*Je pleure.*

*Je vois  
La Seine  
Qui boit  
Ma peine.*

Il convint, en haussant ses sourcils et en faisant briller son œil gauche que je voyais bouger derrière le verre embué de son monocle, pareil en cela à la paroi translucide d'un petit aquarium où le poisson ne cesse de frétiler, et où l'enfant cruel, après y avoir plongé brutalement son doigt, s'amuse à en faire frémir l'eau en cercles concentriques, que le poème n'était pas si mauvais que cela mais regrettait que l'auteur, en s'inspirant de la brièveté légendaire de certains poèmes de Verlaine, ne se fût pas lancé dans une entreprise de création autrement plus ambitieuse et que, plutôt que de pasticher le style concis du poète nancéien, il n'eût tenté de mesurer son talent de copieur à ses grandes œuvres autrement plus imposantes, splendides comme une cathédrale gothique, et dans lesquelles nul lecteur ne peut entrer sans éprouver de frissons. Tandis qu'un petit nuage de fumée bleue s'élevait vers le plafond du compartiment à chaque bouffée de cigare que le baron, allongé sur la banquette comme dans une chaise de convalescent, avec la même désinvolture que bien plus tard, sur un canapé régence, je retrouverai lors d'une soirée organisée par M<sup>me</sup> de Villeparisis, soufflait lentement entre ses lèvres, il asséna d'un coup la réplique implacable, nonchalamment, avec cette

aisance du grand comédien qui sait ménager ses effets et donner au moindre mot une importance toute singulière :

– *L'auteur de ce poème a choisi la solution de facilité. Sa copie est presque conforme. Dommage ! Il ne méritait certes pas le premier prix !*

À ces mots qui me tombèrent sur le cœur avec brutalité, comme le marteau puissant du forgeron qui frappe le fer brûlant sur l'enclume, je manquai de défaillir, aussi abasourdi que le malade qui finit par sévanouir, et qui, progressivement, reprenant ses esprits et renouant avec le monde qui l'environne, distinguent les objets doués encore d'étranges contorsions et de mouvements désaccordés, mais qui, peu à peu, retrouvent leur forme première, alors que vos oreilles crépitent de bourdonnement désagréables, comme envahies par les cris stridents de milliers d'oiseaux, et qu'il vous semble que vos paupières se rouvrent avec grande peine sur la scène de la vie, comme le rideau de velours rouge qui se lève sur celle d'un théâtre. Quoiqu'il en soit, je ne dus mon salut qu'à l'intervention inopinée du contrôleur qui, me priant de lui présenter mon billet afin qu'il y enfonçât la dent pointue de son appareil à poinçonner, interrompit le flot de paroles que M. de Charlus s'appropriait, je le sentais bien, à déverser pendant de longues minutes encore. Quand le billet de train du baron eût été poinçonné avec la même célérité que le mien, le contrôleur s'inclina devant nous et nous souhai-

ta, avec un sourire généreux, de passer une excellente fin de voyage, ce à quoi M. de Charlus, fort fâché qu'un modeste employé des chemins de fer l'interrompît si grossièrement dans sa brillante logorrhée, ne répondit rien, tournant brusquement la tête vers la fenêtre du compartiment. Incapable comme je l'étais encore à l'époque d'engager une conversation qui fut élaborée avec une personne savante et distinguée, je tentais cependant de renouer courageusement le fil du dialogue avec M. de Charlus en précisant avec une si grande timidité que j'étais l'auteur du poème qu'il m'avait lu que les mots qui sortirent de ma bouche à ce moment-là, couverts par le sifflement du train entrant dans un tunnel, ne parvinrent pas à ses oreilles — ce qui, je l'avoue, ne laissa pas de déconcerter le jeune garçon que j'étais alors, timoré et maladroit. C'est alors que se penchant vers moi, le regard clair et tendu, il conclut, en lissant soigneusement sa grosse moustache noire :

— *C'est dommage de couronner un mauvais faiseur de rimes qui enfile les vers comme des perles de pacotille, et de ne donner le troisième prix qu'au poème intitulé « Libre, mon âme... ou prisonnière ? » Quelle pitié !*

Et, tandis que M. de Charlus continuait à me parler avec abondance, avec une emphase et un lyrisme à peine contenus, étalant tout à coup avec fracas la puissance oratoire de sa parole dont chaque mot, comme un saisissant trait de flamme, se faisait ardent, coloré, d'une somptueuse couleur, tout se-

coué de clameur et d'ébranlement, un peu comme un manteau chargé d'or et de gemmes où s'engouffre le vent, deux hommes entrèrent dans le compartiment, tellement semblables l'un à l'autre que l'on pouvait croire que l'un était le reflet de l'autre quoique, si l'on eût pris soin de les observer attentivement au moyen d'une loupe, l'on s'apercevait que l'un d'entre eux possédait une minuscule tâche de naissance sur le cou. Alors, je regrettais que mon poème primé lui-même, tout en en reprenant avec grand soin les traits de style marquants, ne fut pas autant que ce couple de frères jumeaux qui venait de s'installer près de moi, sur la banquette de moleskine, la copie absolument conforme du génie de Paul Verlaine que j'avais pastiché, et dont M. de Charlus, qui ne s'était pas aperçu encore de la présence gémellaire de nos deux voisins, disait que, finalement, à bien y réfléchir, il était assez hasardeux de vouloir attraper *l'air de son style* absolument inimitable.



Une partie de football

par

Paul Martin

C E MERCREDI-LÀ, M<sup>ME</sup> VERDURIN avait prévu de « frapper un grand coup », en réservant au petit clan une surprise qu'elle s'était fait un plaisir d'annoncer déjà deux mercredis plus tôt, promettant un mercredi « original » et « hors les murs », tout en affectant, la voix tout à coup modulée d'un accent de modestie, que ce n'était « absolument rien du tout », que de toutes façons cela l'avait « amusée » de préparer « cette petite escapade », semblant prévenir dans le même temps l'éventualité, désagréable mais toujours possible, que cette sortie fût un fiasco.

Nous fûmes donc conviés, avec Albertine et quelques autres happy few, à assister à une partie d'« association » comme on l'appelait alors, avant que l'anglomanie grandissante — phénomène général dont Odette ne représentait qu'un des symptômes isolés, comme la toux n'est qu'un moyen parmi d'autres de conclure à une grippe — ne contribuât à ce que ce sport nouveau fût officiellement renommé football. La rencontre se jouait au vélodrome de Vincennes, dans le cadre de l'Exposition de 1900. Alors que nous descendions du tram bondé et que Brichot m'expliquait, sans que je ne prêtasse une grande attention à ses paroles, que l'introduction du football en France était due au bon vouloir de l'Union des sociétés françaises de sports athlétiques, qui venait de lever un boycott justifié jusqu'à présent par l'excès avec lequel se livraient nos voisins d'outre-Manche

aux paris sportifs, j'avisai de loin, à travers la végétation touffue du bois de Vincennes, l'enceinte de la « Cipale » (« pour piste municipale », m'avait appris Brichot, trop heureux de revenir à ses premières amours étymologiques, « rare cas d'aphérèse, quand notre belle langue connaît bien plus d'occurrences d'apocopes, voyez par exemple auto ou sous-off »), enceinte dont la forme circulaire me rappelait cette pâtisserie, baptisée Paris-Brest parce qu'elle ronde comme la roue d'une bicyclette et que nous savourions parfois avec Gilberte après nos jeux aux Champs-Élysées, hormis que la pâtisserie qui était posée devant mes yeux était faite d'acier, et que l'enduit d'albâtre de ses tribunes n'avait rien à voir avec le sucre glace. À mesure que nous progressions dans le bois, j'approfondissais ma douce rêverie, aidé sans doute par le bras rond et chaud d'Albertine mollement reposé sur le mien et que venaient réchauffer les rayons du soleil qui donnaient çà et là aux feuillages des reflets d'or presque fantastiques, et je voyais maintenant dans cet édifice blanc, vertical et d'une construction pourtant si banale — qui paraissait désormais s'approcher de moi plus que moi de lui, selon ce principe étonnant de la relativité dont j'avais déjà fait mille fois l'expérience avec émotion — l'avatar curieux d'un énorme turban, pareil à celui que porterait un sultan géant tout droit sorti d'un conte des *Mille et une Nuits*, et qui aurait décidé de se coucher de tout son long au

beau milieu du bois de Vincennes pour y trouver un repos voluptueux.

Nous rejoignîmes bientôt le reste du petit clan en haut des tribunes, où M<sup>me</sup> Verdurin nous avait réservé les meilleures places. Cottard était déjà dans un état d'excitation extrême ; pour rien au monde n'aurait-il manqué ce mercredi, et d'ailleurs il ne cessait de répéter à M<sup>me</sup> Cottard, d'une voix basse mais qu'il s'assurait de rendre juste assez audible par le reste du groupe, en un faux aparté qui n'aurait pas dépareillé chez Molière : « La pneumonie de M. le ministre peut bien attendre demain. » Quant à M. de Charlus, il n'avait pas l'air moins agité. Tandis que les joueurs des deux équipes faisaient leur apparition sur la pelouse et débutaient la partie sous les applaudissements de la foule, je surpris son œil concupiscent, globe plus mobile que le ballon lui-même, se repaître du moindre mouvement de ces corps agiles et musculeux, l'appétit sans doute éveillé par la tenue des athlètes français, composée d'un maillot blanc agrémenté de deux grands anneaux bleu et rouge enlacés, d'une culotte courte bleue et de chaussettes montantes de la même couleur, la séparation desquelles laissant entrevoir une partie de la cuisse qui ne manquait probablement pas d'évoquer chez le baron, dans cet entremêlement du désir et de la culture qui lui était particulier comme à un Swann, et qui ne faisait qu'augmenter la beauté de l'objet à leurs yeux, la jambe marmoréenne du David ou, plus

viril et dans les goûts du baron, le galbe de bronze du soldat de Rodin. Mais M. de Charlus avait dû sentir mon regard, car il détourna brusquement le sien du spectacle qu'il contemplait. Son visage s'empourpra comme celui d'un enfant pris sur le fait de quelque bêtise, et il se sentit obligé de me dire, moitié pour dissimuler son vice, moitié pour le justifier : « Comme c'est drôle, figurez-vous que je viens de reconnaître parmi les vingt-deux lestes jeunes gens qui s'adonnent à ce sport curieux, l'une de mes anciennes connaissances (et il prononça ce dernier mot avec un tel accent que je ne pus m'empêcher de l'entendre dans son sens biblique), un certain Alfred Bloch. N'est-ce pas justement le nom de votre ami que j'avais pris pour un Juif ? » – « Bloch ? Qui ça, Bloch ? » s'écria alors Cottard, qui ne supportait toujours pas qu'un nom ne lui fût pas familier. Ma réponse le tranquillisa : « Ah ! bon, bon, ça va bien », et sembla lui faire retrouver ses esprits car, désignant du doigt le match qui n'avait pas cessé de jouer à quelques mètres de nous, il s'exclama d'un ton triomphal : « En tout cas, celui-là fait bloc avec sa défense ! »

Peu de temps après, l'arbitre du match siffla la mi-temps. Les joueurs belges, auxquels étaient opposés les Français, menaient par deux points à un, et ce résultat provisoire réjouissait M. de Charlus, qui était aussi patriote que Cottard était spirituel. Par un sens profond de la charité, tout autant que par esprit de contradiction, il lui aurait été incon-

venant de ne pas défendre le petit contre le gros ; de sorte qu'eût-il pu remonter le cours des siècles, qu'il eût armé lui-même la fronde de David avec la pierre qui devait frapper le front de Goliath. Pour le reste du petit clan au contraire, qu'un pays grand comme la France, peuplé de plus de quarante millions d'habitants, dont au moins dix pour cent d'entre eux étaient des jeunes hommes suffisamment valides pour venir grossir les rangs de l'équipe nationale, ne pût pas défaire son voisin qui en comptait six fois moins, cela était aussi inconcevable dans l'ordre des choses que si le Soleil se fût mis tout d'un coup à tourner autour de la Terre. C'est que l'intelligence des hommes est ainsi faite qu'elle navigue à vue, s'étonnant perpétuellement, et qu'il lui faut un certain temps pour supporter l'idée que le rivage sur lequel elle vient de mettre le pied, n'est pas fait de la même espèce de sol que la terre qu'elle a quittée au début du voyage.

Du reste dans l'affairement du public, caractéristique de la pause des rencontres sportives comme de l'entracte à l'Opéra, j'avais aperçu la duchesse de Guermantes dans une de ces baignoires qui existent aussi dans les stades. Je fis un signe pour la saluer, mais celle-ci, soit qu'elle ne m'eût pas vu, soit qu'elle fit mine de ne pas me voir, me laissa sans réponse. Je ne fus pas touché au cœur comme une ancienne version de mon moi l'eût sans doute été dans un passé encore proche, mais cependant je me rappelai la cruauté de la duchesse

avec Swann mourant, ou même avec son valet de pied, bien des années auparavant. Et je m'étonnai encore de ce que, dans un même être, les défauts moraux les plus inimaginables pussent cohabiter avec des perfections de forme, d'élégance et de style, de la même manière qu'un excellent joueur de football, d'une intelligence sublime dans le jeu, ce jeu qui semblait exiger tant d'adresse, de vigueur et de compréhension de l'espace, peut en même temps dissimuler un homme vulgaire, sans instruction et aux manières grossières dans la vie de tous les jours. L'ouvrier, comme le prince, ne me paraissaient pas échapper à cette loi immémoriale et cruelle. Mais au moment où je réfléchissais qu'il me fallait, pour triste qu'elle était, consigner cette vérité dans un livre pour ne plus jamais m'en soucier, la foule se mit à applaudir à tout rompre, et je sentis Albertine frémir à mes côtés. Le match avait déjà repris, et la France venait d'égaliser au score.



Gomorrhe et Sodome :  
Marceline et Albert

par

Emanuel de Dinechin

**M**ES AMIS AVAIENT VOULU ce jour-là m'entraîner au casino d'Imbreville, et je ne les aurais pas rejoints si je n'avais pas croisé, devant une des rares boutiques de costumes survivant ailleurs que vignettées dans le crayonnage et les frottis de Le Brun, où le superbe XVII<sup>e</sup> siècle venait célébrer un goût de la cérémonie incommode qui n'a survécu de nos jours que par d'infimes bribes, comme pour les inaugurations de bâtiments publics, alors qu'il s'agissait autrefois du leitmotiv de tout un pays, une vieille dame à l'aspect négligé qui disait avoir « oublié son nom », ce qui me fit immédiatement fuir, tant je goûte peu ce genre de désagréments ; alors, comme je n'avais finalement pas dépensé l'argent que j'avais prévu pour mes courses, je pus me rendre au casino avec l'esprit tranquille, nullement par une vertu de mesure et de pondération que j'aurais acquise au fil des ans, mais par pure crainte fantasmée des conséquences d'une déconfiture ; je n'eusse pu rester plus d'une seconde dans le casino avec mes amis sans m'imaginer, en fouillant nerveusement dans mon sac, être tombée dans la plus noire des misères, me livrant à la prostitution pour rembourser des dettes dont j'aurais depuis bien longtemps oublié l'origine et entourée de maquereaux vicieux qui me tourmenteraient à en mourir pour une divergence d'un centime dans leur comptabilité ; je me voyais encore tondue, montant sur l'échafaud, laissant des flots de larmes couler insensiblement sur mes joues, incapable de prononcer la moindre

parole tant le désespoir m'aurait anéantie, et regardant une dernière fois le soleil pour trouver en cet ultime compagnon un réconfort que toute la terre m'aurait refusé.

Au casino, je trouvai non seulement Albert, André et tous les autres, mais également le vieux docteur Cotton, qui s'était rendu là pour « promener sa goutte ». Comme il mêlait un bon sens de l'observation au franc-parler des carabins, Cotton souffrait d'une mauvaise réputation, alors que ses intentions étaient toujours bonnes si l'on se plaçait depuis sa perspective. Sa femme n'était pas pour rien dans ce trait particulier de son caractère. En quelque occasion que ce soit, lorsqu'elle était présente, c'était toujours M<sup>me</sup> Cotton qui répondait aux questions qu'on leur posait en ne parlant d'ailleurs qu'à la seconde personne du pluriel, comme si, à l'instar de deux bulles de savon qui se rencontrent dans le ciel pour n'en former qu'une seule, elle et son mari n'étaient plus qu'une entité dans la vie sociale ; Cotton quant à lui se contentait d'opiner de son chef de professeur triplement décoré par l'académie des sciences ; lorsqu'on a passé trop de temps ensemble, chacun devient indispensable à l'autre, non seulement par le palliatif qu'on apporte à ses défauts, mais également parce que certains d'entre eux nous séduisent et deviennent pour nous des vieux compagnons dont, l'âge venu, on ne saurait pas plus se priver que d'un certain type de matelas auquel on a été habitués depuis la petite enfance.

Il existait cependant une exception au mutisme du docteur Cotton ; dès qu'il s'agissait de médecine, le vieillard somnolent se transfigurait en un jeune et volubile Amphitryon, M<sup>me</sup> Cotton eût-elle l'audace de se permettre d'envisager de penser trop fort à répondre d'un ne serait-ce que d'un humble « nous vous remercions », que le docteur l'eût sur le champ interrompue pour cette violation manifeste d'un pré carré sur lequel il détenait avec toute l'*auctoritas* des satrapes de Perse un monopole qui eut fait pâlir celui qui avait été imposé par la Couronne anglaise sur les treize colonies d'Amérique. De même, si l'on tentait de causer avec lui en aparté sur un sujet quelconque, tel un trou noir devant n'importe quel objet d'une masse moindre à la sienne, il le ramenait à l'unique élément dans lequel il aimait à se mouvoir, la science médicale ; mais d'une façon toute particulière, puisque l'important n'était pas nécessairement d'évoquer un sujet intrinsèquement médical, mais bien d'agrémenter d'un vocabulaire scientifique et de citations de grands médecins la question qui lui était soumise ; il connaissait à ce titre un chapelet de citations d'Ambroise Paré se rapportant à tous les sujets de la vie, j'aimais à les entendre car elles mâtinaient, sans qu'il ne le sût, les répliques de ce vieux médecin parisien de toute la truculence du français de notre belle renaissance ; son répertoire n'étant cependant pas infini, je l'entendis servir plusieurs fois le célèbre « je le pensai, Dieu le guérit », sans que cela ne remît le moins du monde en

cause sa réputation d'athée auprès de ses auditeurs, sans doute imputable à ses nombreuses autres citations de médecins plus modernes comme Charcot ; pour ma part je reste convaincue qu'il était incapable de se faire une idée propre sur un sujet aussi nébuleux pour son esprit pratique que la divinité.

Tandis que je m'étais assise pour discuter avec Cotton, André pianotait de ses longs doigts sur des jetons, et, comme mû par un fil invisible qui le rejoignait à son ami, Albert l'encourageait en frappant des mains et en riant, le visage rougi par l'émotion qui étreint ceux qui voient des proches miser des sommes qu'ils ne pourraient pas gagner en une année entière. Un des jeunes hommes que je ne connaissais pas prit leur suite, alors que, enhardis par un succès passager je les vis se diriger vers la table de billard. Heureuse, dans ce petit casino, de penser que j'allais rester avec ces jeunes hommes, je fis remarquer à Cotton comme ils jouaient bien. Mais lui, du point de vue spécial du praticien, me répondit : « Oui, mais les parents ne devraient pas permettre à leurs enfants de prendre de telles habitudes. Je ne permettrais certainement pas aux miens de venir ici. Ah ils sont encore plus jeunes que ce que je pensais. Ils sont probablement au comble de la jouissance. On ignore assez fréquemment que l'homme ressent essentiellement le plaisir par le sentiment de convivialité et de camaraderie qui s'installe lors de son adolescence. C'est

pour cela d'ailleurs que, d'un point de vue médical, l'école des garçons est une aberration. Les nerfs de nos petites têtes blondes étant constamment excités, cela ne va jamais sans une décompensation hormonale qui peut aller, dans certains cas jusqu'à la cachexie. Charcot disait souvent que « La vraie camaraderie a besoin pour se fonder, sans doute d'un travail commun, de quelques espérances communes, voire de quelques dangers communs », il ne mentionnait pas le plaisir qu'elle procure à certains. En réalité, la partie de jambes en l'air qui s'ensuit n'est que peu de chose pour le jeune mâle. La femme, au contraire est bien plus sensitive. Tenez ! Regardez comme ils s'étreignent pour fêter leur dernier coup ! Leurs corps se touchent complètement ». Je ne sais s'ils devinèrent la réflexion de Cotton, mais ils se séparèrent immédiatement après, tout en continuant à jouer au billard et à rire du même rire pénétrant que tout à l'heure. Mais le trouble qu'il m'apporta cette fois me fut aussi cruel que le précédent m'avait été doux. Cependant, le mal que m'avaient fait ces paroles concernant Albert ne se déclara pas immédiatement, comme il arrive avec certains bouleversements historiques qui passent inaperçus au moment où ils se produisent.

Quelques jours plus tard, alors que des persistants petits nuages bleus et roses s'attardaient au-dessus du toit de mon hôtel, tantôt menaçants, tantôt moqueurs, ne m'ôtant rien de la lumière du

soleil, mais au contraire, semblant l'embraser et la transcender dans un de ces tableaux matutinaux qui font tout le charme des cieus du nord de l'Europe, que Ruskin a si merveilleusement su mettre en valeur chez certains maîtres, comme Turner, Boudin ou encore Constable, voire le Delacroix vieillissant, plus méconnu que le fougueux jeune premier qui avait emporté le premier prix de l'académie des arts, mais dont les yeux presque éteints savaient capturer comme nuls autres les particules de lumière pour nous les restituer en gerbes dans ses toiles, je m'avisai qu'Albert ne m'était plus rien et que notre liaison n'était qu'une imposture qui avait fleuri, non par ses intrigues, – Albert, qui était foncièrement honnête et qui ne pouvait mentir qu'en se mentant à lui-même, en était incapable, – mais par une suite de malentendus générés par la friction de nos deux caractères. Ce qui me l'attachait, c'était moins sa présence physique que son manque de clarté, l'imprévisibilité de son emploi du temps, la « chanson grise Où l'Indécis au Précis se joint » que Reynaldo Hahn a si bien mise en musique que je ne puis m'empêcher de revoir ce pauvre Albert et ses sempiternels bredouillements à chaque fois que je l'entends, l'incertitude me plongeant dans des états désastreux qui n'étaient même pas apaisés par ses explications sur lesquelles je n'avais de cesse d'émettre des observations qui intriquaient encore plus un discours déjà embrouillé, me constituant ainsi prisonnière d'un géôlier qui n'avait jamais

voulu de moi et qui ne m'en savait pas gré. Mais, ce séjour à Imbreville me le faisant voir tous les jours, cela me dépouillait de cette incertitude, de sorte que, par un effet paradoxal, cette proximité avait dénoué le lien que seule la distance avait su créer.

Ma grand-mère ayant insisté pour que je ne rentrasse pas seule, nous devions prendre ensemble l'express pour Paris ; j'avais la ferme intention de profiter de ce voyage pour lui notifier la rupture que j'avais décidée. Avant même de monter, il m'expliqua que dès son arrivée, il allait passer chez André pour « récupérer une babilole ». Alors, tel un geyser des plaines islandaises, les soupçons qui avaient point aux mots de Cotton rejaillirent avec une force extraordinaire ; je n'osai les lui expliquer tant ils me paraissaient effroyables et j'oubliai complètement mes projets de séparation.

**Catégorie**

**Moins de 25 ans**



Premier Prix

-

Chaînes musicales

par

Clément Albaret

J'ÉTAIS CE SOIR-LÀ ASSIS à côté d'un certain Frinquantier, professeur en Sorbonne de son état, et qui, contrairement à son non moins honorable collègue Brichot, présentait jadis aux yeux des Verdurin cette indéniable et trop rare qualité de n'être pas amoureux de M<sup>me</sup> de Cambremer. D'ailleurs Sidonie n'avait-elle pas trouvé mieux à dire au premier, plus tôt dans la soirée, qu'elle plaignait les étudiants du second : « un professeur aveugle et, paraît-il, morphinomane ! » (Ce dernier mot ayant été prononcé avec l'une de ces inflexions qui semblent rechercher l'approbation sans équivoque de l'interlocuteur, Frinquantier parut soudainement très occupé par l'observation du jeune homme qui passait par là, suivi de près par M. de Charlus).

Comme souvent avec les individus dont la culture pèse sur le crâne au point de leur faire courber l'échine – l'encombrement de leur esprit allant jusqu'à altérer leur physionomie d'ensemble – Frinquantier empruntait aux cathédrales d'Amiens, d'Abbeville ou de Narbonne ses allures d'arc-boutant et à celle de Chartres des proportions pour le moins généreuses. Sans doute avait-il voulu ce soir-là remédier à la réputation de cuistre de son collègue (qu'il jalousait depuis qu'en salle des professeurs Brichot lui avait donné tort sur l'étymologie du mot cacochyme) en corrigeant par d'indispensables rappels philologiques le malheureux convive qui avait, par un rapprochement certes

des plus audacieux, confondu les Ver Meer avec les gaufres du même nom.

La comtesse de Piramont, dont la mémoire n'avait d'égale que la rancune pour les individus ayant un jour éclipsé la beauté qu'elle tenait pour sienne par l'art de leur conversation (ainsi Cottard avait-il pu se forger une place de choix dans la hiérarchie de ses inimitiés après qu'il a jugé bon de s'exclamer « Piramont, mais surtout Piraval ! » devant un auditoire manifestement divisé sur le sens qu'il fallait accorder à ce calembour), la comtesse roulait des yeux comme celle qui avait déjà entendu mille fois la diatribe du professeur – laquelle avait entretemps dérivé, pour une raison qui échappe sûrement au *vulgum pecus*, de *La Laitière* aux deux conceptions de l'amitié chez Aristote. Ce sens inné de la réprobation était d'ailleurs ce qui avait rapproché la comtesse, il y a fort longtemps déjà, de celle qui se fera appeler Guermantes mais qui en ce temps-là répondait à celui, moins en vue mais sans doute plus exact, de Verdurin. À l'instar du suricate, petit mammifère d'Afrique australe se dressant sur les pattes arrières pour monter la garde de ses semblables, M<sup>me</sup> de Piramont prenait le quart lorsque Sidonie était prise à parti par quelque « ennuyeux ». Mais comme certaines idées n'admettent que de pâles copies lorsqu'elles comparaissent successivement dans un intervalle de temps trop réduit, ses moues, regards et froncements de sourcils semblaient toujours moins francs, moins perçants,

moins acérés que ceux de l'originale. Encore ce soir-là quai Conti pouvait-on sentir poindre chez M<sup>me</sup> de Piramont l'aigüe conscience d'avoir toujours été dans les pas d'une autre, et il était aisé de croire qu'en roulant des yeux de la sorte elle ne cherchait qu'à trouver l'approbation, fut-elle implicite, de la Patronne. Son stratagème reposait, de manière fort peu discrète du reste, sur l'idée selon laquelle Sidonie ne supportait pas la syntaxe sinueuse de Frinquantier — Françoise avait d'ailleurs pu dire, par l'une de ses saillies spirituelles qui l'élevaient momentanément au niveau des Guermantes, que le professeur avait un parler « meringué ».

Alors que M<sup>me</sup> Verdurin rappelait la triste fin du marquis du Lau (« devenu complètement sourd, le pauvre n'a pas entendu la voiture arriver sur lui ! Il faut dire que M<sup>me</sup> H., certes aveugle, a paraît-il perdu tout sens du choix de ses voituriers »), je vis passer M. de Charlus qui semblait suivre de près le même jeune homme que tout à l'heure. C'était Morel, que je n'avais d'abord pas reconnu et qui rejoignait la petite estrade où, il y a pourtant encore peu de temps, j'entendais pour la première fois le septuor de Vinteuil colorer d'une palette d'ocres et de pourpres la blanche sonate du même homme. Je pensai aussitôt à la phrase qui finissait l'*andante* et qui venait, dans un brusque assombrissement de l'atmosphère, convoquer en moi la douloureuse absence de l'être aimé — comme jadis la

même musique de Vinteuil avait pour Swann *précipité*, comme on dit en chimie, l'essence mystérieuse de l'amour.

Mais contrairement à la sonate, qui ne s'effaçait pas devant le souvenir d'Odette mais ne faisait que l'inclure en elle, à la manière d'une doublure de vison que l'épiderme redécouvre chaque fois avec frisson mais dont Swann gardait toujours conscience de la nature surajoutée et pour ainsi dire accidentelle, le septuor de Vinteuil semblait cousu à même l'image d'Albertine, comme si, succombant à son tour, la musique devenait elle-même prisonnière de sa mémoire – et sa mémoire prisonnière de la musique. Le septuor faisait désormais partie de ces œuvres qui, se détachant de leur auteur comme un bloc de glace se détache de la banquise qui l'a vu naître, tombent dans un domaine qui leur est étranger et dans lequel, après avoir flotté sous l'effet mécanique de milieux opposés, elles s'engloutissent dans un inexorable et pathétique clapotement. Ce septuor n'était plus le septuor de Vinteuil, il était devenu quelque chose d'autonome, un artefact créé par mon esprit sans égard pour l'origine de sa matière première, un golem pétri des mains du souvenir. Il n'était plus le septuor de Vinteuil car il avait cessé de faire parvenir l'étincelle originelle de son créateur, ce fragment de vie qu'elle reconduisait à travers les âges, prorogeant les mânes du compositeur au-delà des bornes de son existence comme ces fioles magiques que les

apothicaires peu scrupuleux vendent encore dans certaines caves de Venise. Sa musique était devenue si attachée à la mémoire d'Albertine qu'elle s'y noyait tout à fait, s'intégrant à la matière de son nom, à la géographie de son visage, et il ne restait à la fin du morceau, dans ces quelques secondes de silence où je n'entendais depuis longtemps plus que ces battements de cœur qui faisaient désormais pour moi partie intégrante de la partition, plus rien de Vinteuil, plus rien de Montjouvain et des impressions intimes qui devaient pourtant retentir dans le for intérieur des autres convives, mais seulement la figure d'Albertine transparaisant comme un lumineux palimpseste.

Deuxième Prix

-

Un amour de nouveau-né

par

Héloïse Gambier

M<sup>ME</sup> DE VILLEPARISIS (que ma grand'mère avait pourtant rencontrée au très religieux Sacré-Cœur), avait toujours fait montre d'une grande libéralité, dans ses opinions comme dans ses fréquentations, elle qui avait été à l'origine du mot savoureux : « Oh ! la noblesse aujourd'hui, qu'est-ce que c'est ! », si bien que nous ne fûmes pas surpris ce jour-là de découvrir dans son salon M<sup>me</sup> X., une jeune mondaine et toute nouvelle accouchée pour laquelle elle s'était prise d'une subite affection. Madame de Villeparisis, telle une excentrique et fière intrigante, semblait ainsi introduire à sa cour, aussi colorée et frivole que celle décrite par Saint-Simon, la naissance d'un nouveau-né royal, enfant bâtard qui, bien que n'étant pas dauphin, possédait néanmoins déjà sa faveur capricieuse. La présentation du nouveau-né suscitait l'émerveillement des fidèles.

Entre ses longues mains noueuses, qui pouvaient tout accomplir, y compris les gestes les plus contradictoires, (car c'était des mains de mère), mains qui calmaient en berçant, rassuraient en tapotant et sermonnaient quand elles percevaient sous la pulpe du doigt l'agitation grondante de la chair enfantine par un toucher ferme mais néanmoins attendri, M<sup>me</sup> X., offrait à notre curiosité le centre de l'attention, ce vers quoi tous nos regards convergeaient comme ceux des fidèles de l'Église de Combray qui, dans leur ferveur religieuse, se tordaient le cou, honteux et humbles, avides et

inquiets, devant l'éclat d'or du ciboire – le nouveau-né. Charmant petit nuage de chair rosée et luisante ! Et de même que le fidèle ne comprend pas comment l'Hostie peut bien renfermer le corps réel du Christ mais y accorde une invincible foi, avalant avidement la galette râpeuse qui doit nourrir son âme, de même je contemplais, ébahi, plein d'une maladresse attendrie et anxieuse, cet être dont je ne pouvais croire qu'il renfermait une jeune vie. Tant de potentialités contenues déjà dans ce visage rétréci ! Et tous deux, souriants, blonds, la mère aux paupières gonflées, un léger sourire vainqueur étirant son visage ovale, l'enfant, joufflu, joueur, ses petites mains agitées qui chassaient d'invisibles songes dans les airs, assis devant le cadre d'une fenêtre, offraient au spectateur le tableau riant d'une Vierge à l'Enfant de Ghirlandaio. Tandis que je les regardais, soudain l'essence de la maternité avait pris forme en cette mondaine habillée d'un peignoir de crêpe de Chine mauve, sous les traits de laquelle je retrouvais le chef-d'œuvre florentin, et son type même m'était devenu clair. Et parce que j'avais découvert en elle cette ressemblance, un peu de la sainteté de l'art de Ghirlandaio et de son saint sujet lui-même coulaient désormais le long de ses cheveux dénoués, illuminaient les joues de l'enfant et, de ce que l'art se substituait à la chair réelle tout en la rendant plus précieuse, transcendaient ce qui pouvait paraître de bas dans

la corporéité de la maternité. La mère et l'enfant étaient devenus l'incarnation de la divine peinture.

Mais à quelques pas, invitée par Madame de Villeparisis à s'approcher, grand'mère souriait à l'enfant, répétant qu'il ressemblait à un cher petit ange, et confus, rouge déjà, je sentis monter en moi un sentiment vague d'anxiété. J'aurais aisément pu le prendre pour une secousse de jalousie, ce sentiment qui, véritable élan du cœur, me donnait envie de me jeter entre l'objet aimé et le monde extérieur, pour le captiver et me confondre à ses yeux subjugués avec le monde lui-même, m'identifiant à tout ce qui pouvait exister et éclip-sant ainsi de mon frêle être l'appel du dehors ; si ce n'était que voyant grand'mère ainsi penchée sur le petit être, attentive, un léger sourire mystérieux flottant sur son visage, il me semblait que c'était sur moi qu'elle se penchait. Car la lumière qui venait caresser la blondeur du poupin et faisait flamboyer ses mèches fines, presque translucides, les colorait de teintes cuivrées d'un éclat semblable à celui du miel dont maman, lorsque j'avais la gorge enrouée, me donnait une cuillerée en tâtant mon front fiévreux d'une main pressante et compatissante. Et par une étrange association d'idées, dans un léger vertige, il me semblait soudain retrouver dans les traits de M<sup>me</sup> X., maman elle-même, de nouveau en sa pleine jeunesse, et que j'étais moi redevenu l'enfant qui s'accrochait à ses bras et qui avançait les lèvres vers elle, prêt à recevoir de ses

mains le remède à la saveur douçâtre qui me maintiendrait en vie, sous le regard attentif et bienveillant de grand'mère. C'était un sentiment de nostalgie qui m'assaillait, d'autant plus poignant que j'ignorais l'objet véritable de mon regret, mêlé à un frémissement devant l'énigme la plus profonde de l'existence – mon existence. Car devant le spectacle de cette adoration du nouveau-né, je sentais avec acuité combien maman, elle-même née de grand'mère, avait autrefois été mêlée à moi, combien j'avais été prisonnier de son giron et comblé de mon enfermement même, mais plus encore, comme jamais plus ensuite, combien elle avait été ma **Prisonnière**, moi qui avais fait de son corps une enceinte infranchissable pendant neuf mois. L'heureux stratagème ! Mais la libération du détenu ne va pas sans larmes... J'étais empli d'un sentiment de pitié face à l'enfant déjà né, qui avait derrière lui les plus beaux mois de son existence. Pauvre ange déchu, tombé du ciel bienheureux de l'*ante natum* ! Déjà il grandissait, déjà il vieillissait.

Nostalgique d'un passé aussi inconnu qu'inatteignable, qui échappait à celui auquel il appartenait, j'étais si fort plongé dans ce doux sentiment, prêt à verser des larmes sur l'enfant et sur moi-même, larmes que l'audience aurait prises pour une émotion de joie devant le spectacle d'une nouvelle vie et qui auraient été en vérité celles d'une compassion devant le fait irrémédiable de la naissance et de son implacable déchirement, que distrait, je sen-

tis à peine une odeur douceâtre embaumer la pièce. L'enfant pleurait. M<sup>me</sup> X. se leva, rieuse, fraîche comme une rose, soulevant l'enfant qui gesticulait dans ses bras et s'excusa auprès de nous : le pauvre petit était incommodé !

Prix des adhérents

-

Les coquelicots  
Réminiscence d'un songe d'été

par

Valentin Staebler

J'É N'AI PAS OUBLIÉ cette après-midi d'été, où dehors la chaleur m'accablait, et où enfin dans le hall, la fraîcheur de l'air exaltait ma sensibilité. J'empruntais la galerie principale, baignée, par intervalles réguliers, d'une lumière blanche qui formait, sur le parquet brillant, de grands rectangles uniformes ponctués d'ombres. Le couloir traversé d'un pas pressé, je rasais les murs, à l'écart des pans éclairés. Sous mes pas, les planches grinçaient, et je me fis léger ; les yeux attentifs de ces figures peintes qui jalonnaient mon chemin m'épiaient. À ma satisfaction lorsque je pénétrai dans une large salle, d'une hauteur équivalente à ces pièces royales, et d'une sobriété élégante. Les uniques ouvertures sur le monde, enchaînement d'immenses fenêtres, s'étaient couvert d'épais rideaux de velours rouge, et les seules sources de lumière n'étaient alors faites que de fragiles lampes surplombant les tableaux. L'éclatante blancheur de la galerie que je venais de traverser, transpercée des rayons extérieurs, s'était transposée en un harmonieux clair-obscur dont mes yeux s'accommodaient plus facilement, comme si ces mêmes tableaux, en accord avec ma volonté, cherchaient eux aussi une niche d'ombre, une ouverture pour voir sans être vu. Quelques faisceaux lumineux parvenaient pourtant jusqu'à l'entrée de la pièce, coulant sur le bois lustré et laissant apercevoir, dans son irradiation, quelques poussières flottantes. Je m'ennuyais comme s'ennuie un écolier qui n'espère que l'instant où sonne la cloche, et toujours ces configurations me dis-

posaient à la mélancolie. Pour me faire mien cet endroit que je ne connaissais pas, la meilleure issue fit de m'étendre sur les fauteuils qui, au milieu de la pièce, me donnaient à voir l'entièreté de l'espace qui m'entourait. Distrait, je parcourais des yeux les murs tachetés çà et là de tableaux, plus ou moins grands, et plus ou moins colorés. Tantôt des portraits de ces hommes à moustache délicate, ou de ces femmes en fleurs, l'ombrelle à la main et le sourire charmant. Parfois, des paysages ; lacs et plaines, montagnes et mers. Mon oeil continuait à divaguer, quand, par un heureux hasard, il s'attarda sur une toile, presque en face de moi. Ma mémoire, pourtant défaillante, n'a pu s'en dessaisir ; il s'agissait des *Coquelicots* de Claude Monet. Un large champ recouvrait la première moitié du tableau. À gauche, un tapis coloré de coquelicots, notes suaves, dont l'immédiate impression déposait au-dessous de mon nez leur odeur parfumée. Et, traversant ce chef-d'oeuvre, mes sens s'éveillaient. La disposition confuse créée par la faible luminosité, le calme apaisant des lieux et la vue de ces coquelicots m'avait subitement plongé dans un profond état d'engourdissement. Alors, pensif, je m'arrêtais tout en observant ces fleurs ; ce n'était plus ma seule vue, mais mon attention tout entière qui était en jeu. J'y retrouvais ces mêmes femmes à ombrelle et chapeau de paille, chacune accompagnée d'un enfant, à peine distinguable au-delà des herbes. De grands arbres séparaient les champs du ciel bleu, d'où se dérobait, en arrière-plan, une

large demeure blanche. Insidieusement, mes sens avaient opéré le transfert de mon état conscient à une volupté toute de grâce, et renaissait en moi l'enfant que j'étais alors. Par un dernier effort facilité par la solitude de la galerie et ma langueur méditative, je parvins, une fois mon univers intériorisé, à projeter hors de ma poitrine ma conscience et mes idées vagabondes ; je concrétisai les contours de ma sensibilité, et, devant moi, un monde était né, fait de champs et de vallons, ce dont ma mémoire s'était attelée à relever et décrire. Ce rêve qui m'avait autrefois tant apaisé, voilà qu'il se montrait une nouvelle fois à mon esprit - chose incroyable - et la finesse et le détail dont ma mémoire s'était imprégnée me surpris, car de par la conscience, il ne m'en restait qu'un vague souvenir, délicat certes, mais dénué d'une telle portée ; ce songe de nuit, qu'au matin la rosée avait conservé retrouvait, cette journée, toute sa profondeur et sa saveur d'antan, sorti de l'oubli, suspendu, là, en moi, devant moi. Au prix d'une dernière lutte avec le réel, mes yeux doucement se voilaient, pourtant jamais je ne fus aussi souverain sur moi-même, et j'appréhendais les choses dans leur moindre mouvement.

Pourquoi la vue de ces coquelicots m'a-t-elle aussitôt effleuré comme une promesse de bonheur, bonheur fugitif et sans objet, mais bonheur à l'état pur, éthéré et tendre bonheur ?

Dans un mouvement d'expansion et d'extériorisation, l'âme se dérobaux entraves du corps.

Il me semblait alors, dans mon isolement splendide, que la vie redoublait d'intensité au fond de mon coeur, et qu'il m'était possible de créer des mondes par l'insouciance puissance des sens qui me stimulaient. Mes longs silences furent causes des flux et reflux en moi-même, et des contractions qui s'ensuivirent découvrais-je l'inconstance des sentiments et l'éphémère des actes ; ma citadelle était désormais imprenable. Mon onde intérieure était propice à l'apaisement. Les pulsations de mon sang s'accordaient harmonieusement à la nature : le for intérieur n'est pas hermétique au monde, l'extérieur n'est pas étranger à la vie intérieure. C'est par une mince brèche - soutenue par une temporalité précise et cadencée - que l'un et l'autre se pénètrent jusqu'à se diluer ; c'est l'expérience de la durée pure. Par-delà le rêve, la rêverie s'ancre dans le monde. Le temps demeure un flux continu, qui ne s'entrecoupe pas, mais s'étire et se rétracte, se noue et se plie. Les Grecs n'avaient-ils pas au fond saisi l'essence du temps quand ils assignaient aux Parques la lente confection de nos vies, le tissage des fils ponctués de soubresauts divers et terminé par un fatal coup de ciseau ?

L'espace ainsi intériorisé, mon état de préconscience dans lequel j'avais été jeté - antichambre de la conscience stimulée par l'attention du sujet à l'objet - me porta à l'autre extrémité de la pièce, d'où une clarté s'échappait. Surpris par les tons presque naturels de cette lumière, j'exa-

minai plus attentivement les contours de cette ouverture, et finis par découvrir, sous le parquet fuyant, le sol se dérober pour laisser place à un petit vallon. D'abord aveuglé par le trop-plein soudain des éclats lumineux, j'aperçus, après un premier accommodement visuel, un tracé qui montrait vers des champs. Une douce pente s'offrait à mon regard, et l'inclinaison même de ce chemin, tantôt balisé par de vieilles clôtures de bois, tantôt par de radieuses haies colorées, était synonyme de perfection ; j'y entrai comme l'on entre dans ces contes enfantins où, petit garçon, une fois au lit, les chaudes couvertures n'étaient pas signes du couché ; la journée ne se terminait point, elle recommençait enfin.

Déjà, sur le pas de la porte, le printemps s'entreouvre à l'été, qui doucement s'immisce et baigne la pièce de blancs rayons. La brise légère m'appelle, et les effluves parfumés, en même temps que l'air frais, ne manquent pas de faire frémir ma peau ; ma chevelure ondoie au rythme des blés, et mon odorat, puissamment décuplé, ne laisse rien lui échapper, à la manière de ces craintives souris des champs, d'une habileté remarquable à décrypter le petit monde qui les entoure par le seul usage de leurs narines. Des taches rouges ponctuaient mon tableau, et au-delà des blés, quelques coquelicots perdus, vigies des champs, gardiennes des prés, confidentes des alouettes.

L'exubérante chaleur qui m'avait amené ici devint dès lors une caressante chaleur ; d'une porte j'allais me confiner, par l'autre je m'échappais. Bref échappatoire pourtant, puisque déjà ses pétales en fraîche toilette rose m'enveloppaient et faisaient de moi un captif. Et je me souvins alors - peut-être est-ce de famille ? - grand-mère dans notre petit jardin toute prisonnière des fleurs malgré la pluie et les bourrasques. Nous n'avions jamais su comment la faire rentrer, et toujours j'eus du mal à comprendre quelle sorte d'attachement pouvait naître d'un coeur humain pour une si fragile création ! Désormais je comprends, devant l'éclatante profondeur de cette joyeuse société toute parée pour une grande fête, qu'elles aussi possèdent une âme, et elles aussi savent communiquer pour qui sait tendre l'oreille. Elles se plaisent aux souvenirs, et discutent d'espérances.



Pastiches distingués



Humeur vitreuse

par

Amélie Lartaux

ET PARCE QU'IL ME PARUT SAGE de diriger vers cette journée déjà entièrement calcinée un autre faisceau brûlant de contrariété, aucun autre chagrin ne me semblant susceptible d'augmenter, par surimpression, celui que j'éprouvais alors ; je décidai de me rendre chez le photographe et de lui confier cette pellicule périmée dont je craignais qu'il ne puisse rien tirer : j'avais pris le risque de fixer sur elle mes souvenirs de voyage, consentant à les nimber de ce voile grisâtre que revêtent au fil du temps les pellicules peu à peu privées de leur sensibilité à la lumière ; mais des dépôts d'oxyde, que j'espérais encore non mortifères, avaient gangrené jusqu'à son boîtier de métal : aussi craignais-je d'apprendre la perte définitive de mes images, irrémédiablement nécrosées, éternellement prisonnières de ce cercueil moite et rouillé ; incapable, toutefois, d'en faire pleinement le deuil en l'absence d'un diagnostic éclairé. Le photographe la considéra brièvement d'un air sombre et la tapota avec la même répugnance qu'affectent les enfants qui piquent du bout d'un bâton le cadavre frais d'un animal : « Ah non, plus jamais, ça je prends pas, ça ça va encore me faire foirer tout mon bac de chimie... » Étrangement, j'appréciai son absence de sollicitude et la reçus comme la froideur qui incombe à tous les professionnels que l'on charge de l'annonce de nouvelles déchirantes et dont la déontologie impose une ferme mise à distance de leurs propres affects. Comme un médecin qui aurait tout juste identifié chez son pa-

tient quelque maladie incurable, il me préconisa gravement de rechercher un second diagnostic ; mais n'ayant aucune raison de douter de son expertise, je quittai le laboratoire et songeai à mes images, qu'il me fallait désormais développer dans ma propre chambre intérieure. La tâche me sembla impossible : rapidement m'apparurent les failles de mon propre esprit, incapable de reproduire cette pensée propre à l'appareil, de rendre fixes ces souvenirs ondoyants, de les enfermer, sans le déborder, dans le cadre que j'avais alors adopté, de rendre compte de la longue période d'exposition que j'avais pris le soin d'observer, appréhendant le handicap de l'organe mécanique avec lequel j'opérais alors, sous-estimant néanmoins, je le comprenais alors, son état de détérioration avancée. Par la sensibilité de cette rétine imaginaire comme cent fois supérieure à la mienne, je parvenais toutefois à reconstituer les sourires artificiels et charmants que m'adressait Lucien quand je pointais sur lui mon objectif ; ses regards faussement fuyants ne m'échappaient pas totalement ; mais je souffrais de la perte des assemblages de couleurs et des alignements insoupçonnés que révèle toujours le développement, dépassant les souvenirs qu'il m'était possible d'exhumer de l'instant de la capture. Je savais, néanmoins, qu'arriverait bientôt pour me consoler cette jouissance étrange propre à la perte, qui conférerait à ces images perdues un grain particulier, une coloration mystique.

---

# Membres du jury

par ordre alphabétique

Jérôme Bastianelli

Elyane Dezon-Jones

Emily Eells

Adrien Goetz, de l'Académie des beaux-arts

Isabelle Serça

Eric Unger

---

## Règlement du concours

### Article 1 : Organisateur

Afin de célébrer le goût de Marcel Proust pour le pastiche littéraire, la Société des Amis de Marcel Proust organise un concours de pastiches proustiens. L'écrivain se prit souvent à ce jeu<sup>1</sup>, et notamment en 1908-1909, dans une série d'articles évoquant un même fait-divers, *L'Affaire Lemoine*. Ces pastiches furent réunis, en 1919 dans un volume intitulé *Pastiches et Mélanges. Le Temps retrouvé*, dernier volume de *A la recherche du temps perdu*, contient également un célèbre pastiche du *Journal* des frères Goncourt. Le style de Proust a lui-même été souvent pastiché, notamment par André Maurois (*Le côté de Chelsea*) ou Jean-Louis Curtis (*La Chine m'inquiète ; La France m'épuise*).

---

<sup>1</sup> Voici ce que Proust écrit dans *Contre Sainte-Beuve* pour expliquer son goût du pastiche : « Dès que je lisais un auteur, je distinguais bien vite sous les paroles l'air de la chanson qui en chaque auteur est différent de ce qu'il est chez tous les autres et, tout en lisant, sans m'en rendre compte, je le chantonnais, je pressais les mots ou les ralentissais ou les interrompais tout à fait, comme on fait quand on chante où on attend souvent longtemps, selon la mesure de l'air, avant de dire la fin d'un mot. Je savais bien que si, n'ayant jamais pu travailler, je ne savais pas écrire, j'avais cette oreille plus fine et plus juste que bien d'autres, ce qui m'a permis de faire des pastiches, car chez les écrivains, quand on tient l'air, les paroles viennent bien vite ».

---

## **Article 2 : Participants**

Le concours est ouvert dans deux catégories : catégorie générale ; catégorie « participants de moins de 25 ans ». Pour chaque participant, un seul texte sera pris en considération, quelle que soit la catégorie de participation ; si un participant venait à soumettre plusieurs dossiers de candidature, seul le dernier reçu serait examiné.

Les membres du conseil d'administration de la Société des Amis de Marcel Proust, ainsi que leur famille, ne sont pas autorisés à concourir. Les personnes ayant été récompensées d'un prix lors du concours de pastiches 2022 ne sont pas autorisées à concourir.

Pour la catégorie « moins de 25 ans », l'âge s'entend à la date limite d'envoi des pastiches, soit le mercredi 31 mars 2023. Les participants nés avant le 1<sup>er</sup> avril 1998 ne peuvent donc pas s'inscrire dans cette catégorie.

## **Article 3 : Forme et nature**

La forme choisie pour le concours est celle d'un texte comprenant, espaces comprises, entre 3 000 et 10 000 signes.

Ce texte doit par ailleurs obéir aux caractéristiques suivantes :

- être une œuvre originale, non publiée ;
- comporter un titre, de moins de 50 signes, espaces comprises. Ce titre n'est pas pris en compte dans le dé-

- compte de signes du texte du pastiche ;
- ne pas comporter d'illustration ;
- ne pas contenir de propos pénalement répréhensibles aux yeux de la loi française ;
- être écrit en français, dactylographié en police calibri de taille 11, paginé, au format Word (.doc ou .docx) ou Open Document (.odt), avec interligne simple, sans texte barré, ni marque d'édition (telle que des mots ou lettres supprimés) ;
- ne comporter aucune information permettant d'identifier l'auteur du pastiche (son nom ou pseudonyme, en particulier) ;
- s'inspirer du style de Proust pour donner l'illusion que le texte pourrait être de sa plume. Le thème traité pourra cependant ne pas être contemporain du monde de Proust (dans ses propres pastiches, Proust n'hésitait pas à avoir recours à quelques anachronismes) ;
- afin de marquer, en 2023, le centième anniversaire de la parution du volume *La Prisonnière*, le pastiche pourra, sans que ce soit une nécessité, comporter le mot « prisonnière ».

#### **Article 4 : Modalités de participation**

La participation requiert l'envoi d'un dossier complet d'inscription comprenant :

- le formulaire d'inscription « Concours de pastiches proustiens 2023 » ;
- le pastiche.

---

Les inscriptions s'effectuent sur le site

[www.amisdeproust.fr](http://www.amisdeproust.fr)

Du seul fait de leur participation, les participants garantissent les organisateurs et les membres du jury contre toute contestation éventuelle par des tiers de l'originalité des œuvres présentées.

Tout dossier incomplet, non conforme, ou arrivé hors délai, sera rejeté.

La date limite d'envoi des pastiches est fixée au vendredi 31 mars 2023, à midi, heure de Paris.

### **Article 5 : Processus de sélection**

Un jury majoritairement composé de membres du conseil d'administration de la Société des amis de Marcel Proust se réunira pour décerner deux prix dans chaque catégorie. Le jury se réserve cependant le droit de ne pas décerner tous les prix, par exemple dans le cas d'un nombre insuffisant de participants.

Les membres du jury seront guidés dans leurs choix par un ensemble de critères communs : ressemblance avec le style de Proust, originalité du récit, émotions dégagées par le texte, respect de l'orthographe et de la grammaire.

Par ailleurs, les adhérents de la Société des Amis de Marcel Proust, à jour de cotisation au 31 mars 2023, seront invités, pour chaque catégorie du concours, à choisir leur pastiche préféré, qui recevra également un « prix des adhérents ».

**Article 6 : Prix**

Dans chaque catégorie, la composition des prix est la suivante :

- 1<sup>er</sup> prix : 250 €
- 2<sup>e</sup> prix : 150 €
- Prix des adhérents : 200 €

Les prix sont remis sous la forme de chèques établis en euros, encaissables en France. Ils ne pourront pas être réclamés sous une autre forme. Les organisateurs se réservent le droit de modifier la nature et la valeur des prix en cas de nécessité.

Par ailleurs, les meilleurs pastiches feront l'objet d'une publication sur le site internet de la Société

des amis de Marcel Proust et pourront également faire l'objet d'une publication papier.

Les résultats seront annoncés le samedi 20 mai 2023.

**Article 7 : Protection des données personnelles**

Les données personnelles figurant sur le formulaire de participation au concours de pastiches proustiens sont enregistrées dans un fichier informatisé par la Société des amis de Marcel Proust et des amis de Combray.

Les données ne seront utilisées et traitées que dans la mesure où cela est nécessaire pour :

- confirmer aux participants la prise en compte de leur dossier de participation ;
- identifier les éventuels cas de dossiers de participation multiples par un même participant ;

- 
- informer les participants, le cas échéant, de la sélection de leur texte par le jury ;
  - informer les participants de tout événement (cérémonie de remise de prix, etc.) directement associé au concours de pastiches ;
  - adresser aux lauréats leur prix à leur adresse personnelle, dans l'éventualité où ils ou elles ne seraient pas en mesure de le recevoir en main propre.

Les informations personnelles des participants sont conservées pendant une durée qui ne saurait excéder 5 années, sauf si :

- les participants exercent leur droit de suppression des données personnelles les concernant, dans les conditions décrites ci-après ;
- une durée de conservation plus longue est autorisée ou imposée en vertu d'une obligation légale ou réglementaire.

Pendant cette période, la Société des amis de Marcel Proust et des amis de Combray met en place tous moyens aptes à assurer la confidentialité et la sécurité des données personnelles des participants, de manière à empêcher leur endommagement, effacement ou accès par des tiers non autorisés. L'accès aux données personnelles des participants est strictement limité aux personnes de l'association en charge de l'organisation du concours de pastiches. La Société des amis de Marcel Proust et des amis de Combray s'engage à ne pas vendre, louer, céder ni donner accès à des tiers aux données personnelles des participants sans leur consentement préalable et explicite, à moins d'y être contrainte en raison d'un motif légitime (obligation légale, lutte

contre la fraude ou l'abus, exercice des droits de la défense, etc.).

Conformément à la loi « informatique et libertés » du 6 janvier 1978 modifiée et au Règlement européen n°2016/679/UE du 27 avril 2016 (applicable dès le 25 mai 2018), les participants bénéficient d'un droit d'accès, de rectification, de portabilité et d'effacement de leurs données ou encore de limitation de leur traitement. Ils ou elles peuvent également, pour des motifs légitimes, s'opposer au traitement des données les concernant.

Ils ou elles peuvent, sous réserve de la production d'un justificatif d'identité valide, exercer leurs droits en contactant [concourspastiches@amisdeproust.fr](mailto:concourspastiches@amisdeproust.fr)

Pour toute information complémentaire ou réclamation, les participants peuvent contacter la Commission Nationale de l'Informatique et des Libertés (plus d'informations sur [www.cnil.fr](http://www.cnil.fr)).

### **Article 8 : Autorisations et responsabilités**

Les organisateurs déclinent toute responsabilité en cas de vols, pertes, ou dommages causés à l'œuvre envoyée.

Les organisateurs se réservent le droit d'annuler cette manifestation pour toute raison indépendante de leur volonté.

Les participants autorisent la Société des amis de Marcel Proust à utiliser librement les pastiches qui lui auront été adressés pour publication, reproduction et représentation sur toutes formes de supports écrit, électronique ou audiovisuel, notamment mais pas limitativement :

- sur le site internet [www.amisdeproust.fr](http://www.amisdeproust.fr) ;

- 
- dans les médias, (par exemple pour la promotion des résultats du concours et d'éventuels concours ultérieurs) ;
  - dans le *Bulletin Marcel Proust* ou dans un volume édité ou co-édité par la Société des amis de Marcel Proust.

Les publications, reproductions et représentations pourront être intégrales ou partielles.

Dans aucun cas elles ne pourront donner lieu à une rétribution ou au versement de droits d'auteur.

### **Article 9 : Respect du règlement**

La participation à ce concours implique le plein accord des participants à l'acceptation du présent règlement et aux décisions prises par l'association des amis de Marcel Proust et des amis de Combray sur tout aspect de ce concours, qui seront définitives et exécutoires. Le non-respect du règlement entraîne l'annulation de la participation.

---

## Rejoignez-nous !

Créée en 1947, la Société des amis de Marcel Proust et des amis de Combray a pour but de réunir les lecteurs de Proust et de promouvoir son œuvre.

Les avantages attachés à l'adhésion sont multiples :

- être tenu au courant de l'actualité proustienne, par des lettres d'informations adressées environ deux fois par mois ;
- soutenir un musée associatif reconnu « musée de France », permettre son ouverture au public et l'enrichissement de ses collections ;
- participer aux visites et conférences organisées par l'Association ;
- faire la connaissance de personnes partageant le goût de la littérature ;
- recevoir chaque année le *Bulletin Marcel Proust*, revue de référence publiée depuis 1950.

L'association étant reconnue d'utilité publique, les deux tiers des cotisations et donations sont déductibles de l'impôt sur le revenu.

Plus d'informations sont disponibles sur son site internet :

w w w . a m i s d e p r o u s t . f r

---

---

---